



El espinazo del diablo

L'échine du diable

Guillermo del Toro

Ciné-club universitaire
Activités culturelles
culture.unige.ch

Lundi 29 avril 2019 à 20h | Auditorium Ardit

ÂGE LÉGAL: 14 ANS

Générique: ES, ME, 2001, Coul., 35mm, 107',
vo (es) st fr

Interprétation: Marisa Paredes, Federico Luppi,
Eduardo Noriega

La Guerre d'Espagne fait rage. Le jeune Carlos, dont le père est mort au combat, est amené à l'orphelinat Santa Lucía, un endroit perdu qui accueille les orphelins républicains. Mais Carlos se rend vite compte qu'il s'y produit des phénomènes étranges...

L'échine du diable met en scène un enfant victime de la guerre qui ressent une présence surnaturelle. Contrairement à ce qu'on pourrait attendre, del Toro joue moins la carte de l'horreur que celle du drame humain. Son film nous plonge dans un univers sombre et inquiétant, mais qui n'est pas dépourvu de noblesse et de poésie.

L'échine du diable, premier grand film de Guillermo Del Toro, par Arthur Suldoch, LeMagduCiné

L'échine du diable est un savant mélange de thriller, de film fantastique et de chronique sur l'enfance. L'action se déroule dans un orphelinat perdu au cœur d'un désert espagnol, à l'époque où la guerre civile déchirait le pays. Un lieu parfait pour le mélange des genres à l'œuvre dans le film. Ce désert sec et aride d'abord, évoquant le western. Cet orphelinat baroque ensuite, évoquant les vieux

films d'horreur comme ceux de la Hammer, ou encore les Giallo italiens, comme *Suspiria*. À ces lieux, s'ajoutent ces petits éléments surréalistes disséminés un peu partout, comme la jambe de bois de la concierge, l'obus éteint dans la cour, l'eau croupie couleur d'ambre ou ce fantôme qui rôde dans l'établissement. Des éléments esthétiques et étranges, qu'on saurait relier à une autre influence du réalisateur: le cinéma surréaliste de Luis Bunuel, notamment sa période mexicaine avec *Los Olvidados*.

Autant d'influences participent à faire de *L'échine du diable*, un film de fantômes non plus au sens propre, mais au sens figuré. Car au-delà de la chasse aux fantômes sur fond de guerre civile, ce que le futur réalisateur de *Crimson Peak* nous offre là, c'est la transcription d'un souvenir irréel et étrange. Il faut comprendre par-là que *L'échine du diable* fait référence aux souvenirs d'enfance mêmes de Del Toro, et notamment à ses années au pensionnat. Une époque décrite dans ses interviews comme «terrorisante». On en a un aperçu ici, niché entre cette galerie de personnages ambigus, ce pensionnat aux allures gothiques et cette couleur orangée qui imprègne le film. Ce dernier élément est crucial, car il amène un autre sens de lecture au film. En effet, dans *L'échine du diable*, la couleur sert d'enveloppe à ce qui nous est conté, pour donner à cet univers du passé

l'aspect d'un souvenir déformé, à mi-chemin entre le ressenti et l'angoisse. Ce qui fait des couleurs un ingrédient finalement essentiel, puisque mêlant le souvenir et l'imaginaire. De la même façon que le film lui-même mêle des enjeux liés à l'enfance et à l'âge adulte, l'innocence et la violence. D'où cette couleur orangée, ni agressive ni chaleureuse, mais plutôt sèche, à l'instar de l'ambiance générale. Cette dualité présente dans la couleur, on la retrouve également dans le cadrage, très souple, très vivant, et donnant à l'orphelinat cette touche tordue, quasi expressionniste. La caméra passe partout, espionne, vient incarner le fantôme, ou l'angoisse du personnage... Ainsi, c'est une caméra omnisciente similaire à celles caractérisant le cinéma hollywoodien du début du 21ème siècle, avec des films comme *Matrix*, *Dark City* ou *Fight Club*. On notera par ailleurs que l'expressionnisme des décors s'efface devant celui des couleurs et du cadrage, contrairement aux premiers films expressionnistes caractérisés par le soin apporté aux décors. Une façon moderne en somme, d'amener le fantastique au cinéma, et non le cinéma au fantastique. Reste à ces inspirations expressionnistes, une inspiration gothique en la présence de la bande-son, composée par Navarrette. Cette dernière, à grand renfort de chœurs et de timbres éthérés, évoque autant les films de la Hammer que ceux de Tim Burton.

Un seul regret néanmoins, dans ce tableau: le dessin souvent grossier des personnages. Car, si Guillermo Del Toro est un symboliste aguerri, le message qu'il tient à faire passer efface parfois la subtilité de la composition.

Ses personnages sont ainsi souvent réduits à un trait, à une dimension. Le scénario et les enjeux permettent une progression dans notre connaissance de ces derniers, mais le fond de leur motivation, et de leur personnalité, restent infiniment simplistes. Dommage, il ne manque pas grand chose aux personnages de *L'échine du diable* pour être complexes, mais en grand démiurge de l'école hollywoodienne, Guillermo Del Toro tient un peu trop à fédérer le public pour risquer de le laisser s'échapper.

En définitive, *L'échine du diable*, c'est un film à connaître pour saisir le chaînon manquant entre les films d'épouvante caractérisant la première partie de carrière de Del Toro, et les films de monstres à effets spéciaux qui en caractérisent la seconde.

<https://www.lemagducine.fr/cinema/critiques-films/lechine-du-diable-guillermo-del-toro-critique-11114/>

Le comité du Ciné-club établit la programmation, rédige les articles de la revue, les fiches filmiques et présente les films. Pour le rejoindre, écrire à cineclub@unige.ch

Prochain film:

El laberinto del fauno
Guillermo del Toro, 2006
6 mai à 20h, Auditorium Ardit

